

O'R  
901

450

JEAN-DE-CALAIS.

Achat des Musées Nationaux  
Musée des Arts et Traditions Populaires

# HISTOIRE

O/R  
904

DE

JEAN-DE-CALAIS,

ROI DE PORTUGAL,

OU

LA VERTU

RÉCOMPENSÉE.



A CAEN,

Chez T. CHALOPIN, Imprimeur - Libraire,  
Rue Froide, n<sup>o</sup>. 2.

---

---

## AVIS

AU LECTEUR.

*L*orsqu'on peut tirer d'un Conte ou d'une Fable de justes réflexions, elles deviennent aussi utiles que l'Histoire, puisque la fable renferme souvent une sévère morale, et qu'elle ne se découvre à nos sens que sous l'appas de plaisir. Je puis donc, avec une entière confiance, mon cher lecteur, vous donner celle de Jean-de-Calais, comme un vrai modèle de sagesse, de générosité et de reconnaissance; qualités nécessaires dans une belle ame. Vous y verrez aussi qu'un bienfait n'est jamais perdu; que si celui à qui nous le rendons en est ingrat, le ciel ne nous en tient compte, et que tôt ou tard il a sa récompense; qu'au contraire l'ambition, la haine, et la jalousie y sont punies avec sévérité.

‡

---

---

## HISTOIRE DE JEAN-DE-CALAIS,

ROI DE PORTUGAL.

**A**U nord des Gaules, sur le bord de la Mer, est une ville appelée Calais. Un des principaux et des plus riches négocians de cette ville avait un fils unique à qui il avait donné toute l'éducation nécessaire pour lui former l'esprit et le corps: la nature l'avait doué des charmes de l'un, et des grâces de l'autre; ainsi ses maîtres le virent bientôt passer leurs espérances. Il s'attacha sur toutes choses à l'art de naviguer, et lorsqu'il eut joint la pratique à la théorie, il fut le plus brave et le plus excellent homme de mer de son temps, son jeune courage ne lui permettant pas de languir dans une molle oisiveté, il engagea son père à lui équiper un vaisseau assez fort pour nettoyer la côte d'un nombre infini de corsaires que le grand négocié des habitans de Calais y avait attirés, et qui faisaient mille brigandages dans ses mers.

Son père loua son audace, il lui fournit abondamment tout ce qu'il lui fallait pour l'exécution d'un si beau projet. Tout étant prêt, il mit à la voile et sa valeur, soutenue par la prudence, le servirent si bien, qu'ayant battu ces voleurs de mer en plusieurs rencontres, il les détruisit si parfaitement, qu'il n'en paraissait plus.

Ces nouvelles portèrent les habitans de la ville de Calais à un tel degré de reconnaissance, qu'ils lui préparèrent des arcs de triomphe, en joignant à son nom celui de la ville, comme lui étant redevable de sa tranquillité, et de la sû-

87.215

reté de son commerce, ce qui fait que l'histoire ne le donne jamais à connaître que sous le nom de Jean-de-Calais.

Ce jeune héros était prêt par son retour à jouir des honneurs qui l'attendaient, lorsque son vaisseau fut battu par une si cruelle tempête, qu'il fut porté dans des mers inconnues. Le calme ayant succédé à l'orage, Jean-de-Calais ayant mis en usage tout ce que l'art et l'expérience lui avaient appris pour trouver terre, il découvrit une île, il s'en approcha, et ayant mis sa chaloupe en mer, il aborda, lui neuvième, au bord d'un bois dans lequel il entra suivi de ses huit soldats.

La surprise fut extrême de le trouver taillé et coupé par de grandes et belles allées, cette attention lui paraissant extraordinaire dans un pays qu'il avait cru inhabité ou barbare; mais son étonnement eut de quoi s'augmenter, lorsque s'étant avancé, il entendit parler flamand, langue qui lui était familière. Il conduisit ses pas du côté des voix qu'il venait d'entendre, et vit trois hommes superbement vêtus qui s'approchèrent de lui avec politesse.

Jean-de-Calais les pria de lui apprendre dans quel pays il était, et s'il y avait de la sûreté pour lui et pour sa troupe. Qui que vous soyez, lui répondit celui qui paraissait être au-dessus des autres, je trouve surprenant que vous ignoriez que vous êtes dans la Orimanie, état florissant où règne le Roi du monde le plus juste, de qui la sagesse a dicté des lois auxquelles il s'est soumis lui-même et dont l'observation religieuse fait le bonheur de cet empire; ne regrettez point d'y être abordés, vous y serez en assurance. Montez sur cette hauteur, ajouta-t-il, qui vous ca-

che la grande et superbe ville de Palmanie, qui sert de capitale à ces riches états; vous y verrez une rivière majestueuse qui forme le plus beau port de l'univers, et l'abord et la sûreté de toutes les nations.

Jean-de-Calais le remercia, et charmé des grâces que lui faisait la fortune, il s'avança sur le sommet qui lui cachait la ville, il découvrit le plus beau pays du monde et descendit dans cette capitale, le cœur rempli de la joie; mais étant arrivé dans une grande place, il vit le corps d'un homme déchiré par les chiens, cet objet lui fit horreur; il se repentit de s'être engagé si avant. Il demanda cependant, pourquoi dans une si grande ville, et dont on lui avait dit que les loix étaient si sages, il ne se trouvait pas quelqu'un d'assez charitable pour faire donner la sépulture à ce malheureux.

On lui répondit qu'il subissait la peine de la loi, qui ordonnait que tous ceux qui mouraient sans payer leurs dettes seraient jetés aux chiens pour en être la proie, et que leurs âmes étaient errantes sans que les intelligences éternelles leur donnassent le lieu du repos destiné aux justes. Qu'on faisait cette punition publiquement, parce qu'il se trouvait souvent des personnes assez généreuses pour acquitter les dettes des ces malheureux, et faire donner la sépulture à leurs corps.

Il n'en fallut pas davantage à l'âme magnanime de Jean-de-Calais, excité par la compassion, il fit publier sur-le-champ à son de trompe par toute la ville, que les créanciers de cet homme n'avaient qu'à lui faire voir leurs titres et qu'il s'offrait de les acquitter; et le lendemain ayant fait entrer son vaisseau dans le port il prit l'argent nécessaire pour satisfaire à sa parole.

il la tint exactement , et fit d'honorables funérailles au carlèvre du débiteur.

Après avoir reçu du suprême magistrat et du peuple les louanges qu'une pareille action méritait , il ne songea plus qu'à prendre les hauteurs de cette terre favorable , pour en pouvoir donner connaissance à sa patrie , et lui ouvrir un chemin qui facilitât un négoce utile aux deux nations.

Un soir qu'il se retirait d'assez bonne heure sur son bord , il aperçut un vaisseau qui venait de mouiller auprès du sien , sur le pont duquel il vit deux dames fondant en larmes ; elles étaient magnifiquement parées , et leur air fit juger à Jean-de-Calais qu'elles étaient d'une naissance distinguée. Il s'informa à qui appartenait ce vaisseau , il apprit qu'il était un corsaire qui venait d'entrer dans le port , que les deux personnes qu'il voyait étaient des esclaves qu'il vendrait le lendemain.

Le cœur sensible de Jean-de-Calais fut touché de leur malheur, et il forma le dessein de les retirer de l'abîme dans lequel elles allaient tomber. Pour cet effet, il manda le corsaire, et sans marchander du prix il donna au corsaire tout ce qu'il voulut et fit venir les deux esclaves sur son bord.

Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'elles eurent ôté leurs voiles de voir deux jeunes beautés capables d'attendrir l'âme la plus barbare ! Les larmes qu'elles répandaient ne faisaient qu'augmenter leurs charmes et semblaient leur servir d'armes pour vaincre tous les cœurs ; une des deux surtout frappa celui de Jean-de-Calais d'un trait qu'il ne put parer.

Après avoir donné quelque temps à l'admiration que lui inspirait son amour naissant , il

les consola et leur dit qu'elles étaient libres , et qu'un respect inviolable suivrait l'action qu'il venait de faire , et qu'en les retirant des mains du pirate , il n'avait point d'autre dessein que de les rendre à leurs parens , sans espoir d'aucune rançon.

Ces paroles généreuses rassurèrent les belles captives. L'air noble de Jean-de-Calais , les grâces qui accompagnaient toutes ses actions touchèrent les cœurs , et les termes les plus obligeans lui marquèrent leurs reconnaissances. Quelque temps après il mit à la voile ; sa navigation fut si heureuse , qu'il se trouva bientôt sur les côtes d'Albion , où le mauvais temps l'obligea de relâcher. Pendant le voyage il ne passait pas un moment sans être auprès de ses esclaves : et comme il était jeune, insinuant et fait pour plaire, il trouva bientôt le chemin du cœur de celle qui l'avait charmé ; et le même trait les blessa si profondément , qu'ils ne purent se cacher longtemps : ils s'aimèrent , ils se dirent , et ne consultant que la vivacité de leurs sentimens , ils se jurèrent un amour éternel.

Lorsque Jean-de-Calais fut assuré de son bonheur , il pria cette jeune beauté de lui déclarer qui elle était, et par quel accident elle et sa compagne avaient été enlevées par le pirate. Ne croyez pas, madame, ajouta-t-il que ma curiosité ait nul motif désobligeant , qui que vous soyez il n'est rien que je ne trouve au-dessous de vous, et pour vous prouver ce que je dis, je vous donne ma foi dès ce moment, sans en savoir davantage, si vous voulez bien m'accepter pour époux.

Je reçois avec plaisir, lui répondit la belle esclave, la foi que vous m'offrez, je vous donne la mienne et fais tout mon bonheur d'être unie à

vous pour jamais ; mais pour ma naissance, souffrez que je vous en fasse un mystère que je trouve nécessaire au repos de ma vie, qu'il vous suffise que le ciel ne m'a pas fait naître indigne de vous et d'apprendre que je me nomme Constance, et ma compagne Isabelle. Je n'ai point soupçonné votre curiosité d'avoir rien d'offensant pour moi, ne vous offensez pas non plus du silence que je m'impose ; notre amour l'exige de moi. Je dois me taire pour être à vous : et je veux éloigner de mon esprit tout ce qui pourrait m'empêcher de suivre un penchant plus fort que ma raison. Jean-de-Calais était trop amoureux pour presser la belle Constance après un tel aveu ; il lui promit de ne lui en plus parler, et sans consulter davantage, ils s'unirent pour jamais.

Cependant Isabelle qui avait été témoin de leur amour et de leur union, prenant le moment que Jean-de-Calais était occupé à donner des ordres dans son vaisseau, ne put s'empêcher de marquer sa surprise à Constance sur l'action qu'elle venait de faire. Quoi ! Madame, lui dit-elle, est-il possible que l'amour vous aveugle assez pour oublier qui vous êtes ! croyez-vous pouvoir vous cacher toujours, et que les nœuds que vous venez de former ne soient point rompus lorsqu'on saura où vous êtes. Je ne parle point pour moi ; dans quelqu'obscurité que vous me fassiez vivre, attachée à votre sort sans nulle réserve, je ne m'en séparerai jamais ; votre seule gloire m'intéresse, et je ne puis voir sans douleur que vous abandonniez l'espoir le plus brillant pour écouter votre tendresse.

Je ne m'offense point, ma chère Isabelle, lui répondit Constance, du discours que tu me tiens, je me suis dit mille fois les mêmes choses ; mais

l'amour est le plus fort. Le sort brillant dont tu me parles n'a rien que d'affieux pour moi, ne pouvant le partager avec ce que j'aime, et je trouve l'obscurité qui te gêne au-dessus du destin le plus éclatant, puisqu'il me donne la liberté de suivre mon penchant. Mes nœuds dureront toujours en gardant mon secret, et je ne le découvrirai jamais, ou du moins que lorsque je verrai qu'on ne pourra le rompre qu'en faisant rejaillir sur moi une honte mille fois plus grande que celle de mon hymen avec le plus aimable homme du monde ; puisque tu m'aimes assez pour ne me point quitter, pousse encore cette tendresse à chérir ma tranquillité, et à ne jamais découvrir un secret d'où elle dépend.

C'est de cette façon qu'elle imposa silence à sa compagne, qui ne voyant point de remède à ce qu'elle appelait un malheur, se résolut d'obéir. L'heureux Jean-de-Calais charmé de posséder Constance, rendit grâces au ciel des dons qu'il en avait reçus, et comblé des faveurs de la fortune et de l'amour, il se rembarqua ; le tems favorable à ses vœux, le fit aborder sans péril au port de Calais. Le bruit de son retour fut bientôt répandu, son père et tous les habitans de la ville furent le recevoir, et lui rendirent les honneurs que méritaient ces actions héroïques.

Mais quelle fut la douleur de ce jeune héros de voir son père désapprouver son mariage avec sa chère Constance ! L'histoire qu'il fit de la façon dont il l'avait trouvée irrita son courroux, et quelque vive que fût la peinture que Jean-de-Calais fit de son amour pour elle et de ses vertus, ce père sévère ne lui put pardonner d'avoir pris un engagement qui paraissait au-dessous de lui ; il n'épargna rien pour l'obliger à l'abandon-

ner ; mais il lui protesta qu'on lui arracherait plutôt la vie, qu'il avait donné sa foi à la personne du monde qui en était la plus digne, et qu'il la lui garderait jusqu'au tombeau. Le vieillard, plus irrité que jamais par cette résistance, le bannit de sa maison malgré les sollicitations des principaux de la ville qui s'intéressaient pour lui, et lui ordonna de ne plus paraître à ces yeux.

Jean-de-Calais, sensiblement touché de l'outrage que son père faisait à sa chère Constance, se retira dans une maison qui était près du port avec elle et sa fidèle compagne. Ces altercations entre le père et le fils ne purent lui être cachées ; sa fierté en fut alarmée, et malgré tout son amour elle fut sensible au mépris que le père de son époux parut avoir pour elle : cependant elle ne se démentit point ; toujours tendre, toujours fidèle, elle consolait Jean-de-Calais ; et l'année de son mariage à peine finie, elle accoucha d'un fils qui fit toute l'attention de ce cher époux pendant plusieurs années qui se passèrent sans qu'il pût attendre son père : mais enfin étant pressé par des amis communs, il consentit à fournir à Jean-de-Calais de quoi équiper un second vaisseau pour porter et établir un négoce éclatant avec les nations qu'il avait découvertes, espérant que l'absence et les hasards lui feraient oublier et Constance et son fils.

L'armement fut bientôt prêt ; et quo qu'il flattât les desirs de Jean-de-Calais par l'espoir d'acquérir une nouvelle gloire, il ne put voir approcher le jour de son départ sans ressentir une douleur amère d'être obligé de se séparer d'une épouse et d'un fils qu'il aimait si tendrement.

Constance de son côté n'était pas plus tran-

quille ; les périls où s'allait exposer Jean-de-Calais, et la crainte qu'un fatal oubli ne le chassât de son cœur troublèrent également son repos. Elle répandit ses pleurs dans le sein de sa chère Isabelle qui les partageait avec un zèle digne de l'un et de l'autre ; mais enfin l'amour offrit à Constance un moyen de retenir son époux dans ses chaînes, et obliger son père à rougir du cruel traitement qu'il lui avait fait.

Elle cacha son dessein à la fidèle Isabelle, craignant qu'elle ne l'en détournât, mais lorsqu'elle vit qu'il n'y avait plus que peu de temps à s'écouler jusqu'au départ de Jean-de-Calais, elle se jeta à ses genoux, en le priant de ne lui pas refuser deux grâces qu'elle avait à lui demander. Ce tendre époux la releva, et l'embrassant avec les marques de l'amour le plus vif, lui jura qu'il était prêt à lui tout accorder. Je vous conjure donc, lui répondit-elle, de me faire peindre sur la poupe de votre vaisseau avec mon fils et ma chère Isabelle ; lorsque cela sera exécuté, et que vous serez au jour de votre embarquement, je vous dirai la seconde grâce que j'exige de votre tendresse.

Jean-de-Calais ne trouvant rien dans cette demande qui ne flattât sa passion, en lui donnant occasion d'avoir sans cesse devant les yeux ce qu'il avait de plus cher, il y consentit avec plaisir ; il employa à cet ouvrage les plus habiles peintres qu'il put trouver, ils travaillèrent si promptement, qu'il ne tardèrent point le départ de Jean-de-Calais qui voyant le temps favorable en voulut profiter pour s'embarquer.

Alors la généreuse Constance l'accompagnant jusqu'à son vaisseau : voici le jour lui dit-elle, les yeux baignés de larmes, où tu me dois accor-

der la dernière grâce que j'ai à te demander , ainsi ne me refuse pas , puisque tu l'as promis : tourne la proue de ton vaisseau du côté de Lisbonne , et va mouiller le plus près que tu pourras du château de cette ville , c'est là que tu verras à quel point je t'aime et quel sacrifice t'a fait mon amour.

Quoique Jean-de-Calais ne pût comprendre le sens d'un pareil discours, il lui promit d'exécuter ce qu'elle souhaitait : il s'embrassèrent et s'étant séparés avec peine , il fit mettre à la voile , et l'ame remplie d'espoir, et d'amour et de douleur, il tint parole à Constance , et sa navigation ayant été heureuse , il vint aborder directement sous le château de Lisbonne.

L'arrivée et la beauté de son vaisseau attirèrent presque toute la ville sur son bord. Le Roi de Portugal même sentit exciter sa curiosité par tout ce qu'on lui en dit ; et voulut en juger par ses yeux. Il descendit de son château suivi d'une nombreuse cour. Jean-de-Calais le reçut avec les honneurs dus à la Majesté Royale. Ce prince fut charmé de sa bonne mine , de son esprit et de l'air de grandeur qu'il répandait dans ses moindres actions.

Il examina avec soin la construction de son vaisseau ; mais lorsqu'il eut jeté les yeux sur le tableau qui en ornait la poupe , il ne put s'empêcher de marquer son étonnement par un cri qui attira les regards de toute sa Cour sur les mêmes objets. Chacun parut être agité du même trouble que le roi ; mais voyant qu'il gardait le silence , personne n'osa le rompre , et renferma ses pensées dans le fond de son cœur.

Jean-de-Calais surpris de divers changemens qu'il remarquait, sur le visage du roi , lui en

demanda respectueusement la cause , et le supplia de lui dire s'il était assez malheureux pour qu'il eût trouvé dans son vaisseau quelque chose qui lui déplût. Non, lui répondit le roi , en faisant effort pour se remettre , je suis charmé que vous soyez abordé en ces lieux , je veux que vous y soyez reçu comme vous le méritez , mais je vous défends d'en sortir sans mon ordre.

A ces mots il se retira, et sa cour le suivit sans avoir la hardiesse d'ouvrir la bouche sur ce qu'elle venait de voir. Le roi entra dans son cabinet , l'ame agitée de différens mouvemens, qu'il avait peine à les démêler lui-même. Il s'était bien aperçu que ceux qui étaient avec lui avaient eu la même idée, ce qui le détermina à s'instruire au plutôt de la vérité , pour ne pas donner le temps à ses courtisans de divulguer des choses que lui seul devait savoir. Cette résolution prise , il fit dire à Jean-de-Calais de le venir trouver.

Ce jeune guerrier n'était pas plus tranquille que le roi ; il ne pouvait comprendre ce qui avait causé son trouble à la vue du portrait de Constance. Les dernières paroles de cette chère épouse les revenait dans la mémoire , et les assemblant avec les actions du roi , il cherchait à pénétrer le mystère qu'elles renfermaient lorsqu'il reçut l'ordre de ce Prince.

Il y fut en remettant au Ciel le soin de l'éclaircir. Le roi le fit entrer seul dans son cabinet , et lui montrant un visage ouvert : je suis persuadé, lui dit-il, que ce qui s'est passé tantôt vous a donné de l'inquiétude , je ne puis vous cacher que j'en ai une que vous pouvez dissiper. J'ai pris pour vous une estime particulière et je n'épargnerai rien pour vous la prouver , si

vous ne me déguisez point la vérité.

L'ambition d'acquérir quelque gloire, répondit Jean-de-Calais, en se baissant profondément ne peut entrer, Seigneur, dans les ames capables de mensonges, l'honneur et la probité seront toujours les guides de mes actions et de mes paroles : je ne voudrais pas, au peril de ma vie, manquer à ce qu'ils exigent de moi, même avec mes plus grands ennemis. Jugez, Seigneur, si j'en serais capable avec un prince dont la justice et les vertus fond mon admiration.

Ainsi donc, lui dit le roi, vous n'aurez point de peine à m'avouer quelles sont les deux femmes et l'enfant que vous avez fait peindre sur la poupe de votre vaisseau. Non, Seigneur, lui répondit promptement Jean-de-Calais, l'une des deux est ma femme, l'enfant est son fils et le mien, et l'autre est une de ses amies que j'ai tirée avec elle d'un funeste esclavage. Le roi de Portugal soupira, et repandant quelques larmes qu'il ne put cacher; et de laquelle, lui dit-il, êtes vous l'époux? De la plus belle, répondit Jean-de-Calais. Et son nom, quel est-il, continua le Prince? Constance; et celui de sa compagne? Isabelle. Ah! s'écria le roi, je n'en puis plus douter. Mais, reprit-il, achevez d'être sincère en me contant en quel temps, et comment ces deux personnes sont tombées entre vos mains, et de quelle façon vous vous êtes résolu cette Constance et vous, à vous donner la foi.

Alors, sans hésiter, Jean-de-Calais rapporte fidèlement au roi de Portugal tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il était parti pour la première fois du lieu de sa naissance; et quoiqu'il affectât de parler de lui avec modestie, il en dit assez pour faire connaître de quelle utilité

sa valeur avait été à sa patrie : il raconta ensuite son naufrage sur les côtes de l'Orimanie, son aventure touchant le cadavre : et enfin la manière dont il avait délivré Constance et Isabelle.

J'adorai Constance, continua-t-il, du premier moment que je la vis : en la pratiquant, j'admire sa vertu, son courage à supporter les malheurs et je ne crus point de plus grande félicité pour moi que d'être uni à elle pour jamais. J'eus le bonheur de lui plaire, elle accepta ma foi, mais elle me cacha sa naissance avec un soin extrême.

Il est vrai que je ne l'ai jamais pressée là-dessus. Mon cœur content de sa vertu dédaigna de s'instruire de ce qui doit le moins attacher les ames généreuses, la mienne préférant l'esclave qui mérite des couronnes, aux Reines, dont les sentimens ne répondent pas à la grandeur de leur rang. J'en ai un fils qui fait tout mon bonheur et celui de sa mère, et c'est pour obéir à cette chère épouse, que j'ai tourné la proue de mon vaisseau du côté de ces lieux : j'ignore son dessin, j'ignore aussi le vôtre, Seigneur, dans le récit que vous avez exigé de moi; mais je sais que quelqu'il puisse être, je serai toujours fidèle à Constance, et que je ne m'en séparerai jamais. Voilà, Seigneur, l'exacte vérité que vous m'avez demandée; heureux si elle peut exciter dans votre ame les sentimens d'estime que je cherche à m'acquérir parmi les nations où mes desseins et le hazard me fond aborder.

Oui, lui dit le roi en l'embrassant, ta vertu a trouvé le chemin de mon cœur; et pour reconnaître ta sincérité par une pareille franchise,

apprends que cette épouse qui t'est si chère , la Princesse ma fille , unique héritière de cette Empire , et que sa compagne Isabelle est celle du Duc de Cascaes.

Oh Ciel ! s'écria Jean-de-Calais , qu'il m'est glorieux , Seigneur , de vous avoir conservé ce précieux trésor ! mais hélas ! dans quel abyme de maux cette aventure va-t-elle me plonger.

Non , non , lui répondit le roi , rassure tes esprits sur ce que tu peux craindre ; je suis aussi généreux que toi : sans connaître ma fille , que pour une esclave , tu n'as pas dédaigné de l'attacher à toi , par de nœuds légitimes , tu n'as point attaqué sa vertu par des feux criminels , tu l'as tirée d'un esclavage , où cette vertu n'aurait peut-être pu triompher de la violence d'un amour odieux. Tu l'aimes , tu lui est cher , le secret qu'elle t'a fait de sa naissance me le prouve , puisque sans doute , elle craignait en le déclarant , que je n'empêchasse un hymen que j'aurais pu trouver inégal , ne te connaissant pas. Elle t'a conjuré d'aborder en ces lieux avec son portrait , sûre que je la reconnaitrais , et que ton mérite toucherait mon ame comme il a touché la sienne : de plus elle t'a donné un fils , et sa gloire aujourd'hui demande autant que tu sois son époux , qu'il lui eût été défendu autrefois de faire une semblable alliance. Je t'accepte donc pour gendre , continua ce grand prince , et je reconnais ton fils pour le mien.

Jean-de-Calais ne put s'empêcher de l'interrompre ; il se jeta à ses pieds , les termes les plus touchans prouvèrent sa reconnaissance pour ses bontés , et son amour pour la Princesse. Le roi se releva avec tendresse. Ce n'est

pas assez , continua ce Prince , mon cher Jean-de-Calais , que mon consentement , il faut que mon conseil l'approuve ; mais je parlerai de façon à lui faire connaître que c'est ma volonté , et la joie que mon peuple aura de voir sa Princesse lui fera tout accorder.

Alors le Monarque lui conta qu'environ au temps qu'il avait marqué dans son récit , Constance et Isabelle furent enlevées par des corsaires qui les trouvèrent se promenant au bord de la mer où leur jeunesse imprudente les avait fait venir sans gardes et sans secours ; qu'il n'avait rien négligé depuis cinq ans pour savoir ce qu'elles étaient devenues : mais que toutes ses recherches ayant été inutiles , il avait languï jusqu'à ce jour dans une morne tristesse ; qu'il avait fallu l'éclat de son arrivée pour exciter sa curiosité. Je rends grâces au Ciel , continua-t-il , de l'avoir écouté , puisqu'il m'a rendu par tes mains ce que j'ai de plus cher.

Après cela ce Prince fit appeler les principaux de sa cour qui l'avaient accompagné dans le vaisseau de Jean-de-Calais , et leur ayant permis de dire ce qu'ils pensaient des personnes qui y étaient peintes , ils s'écrièrent tous que c'étaient la Princesse et la fille du Marquis de Cascaes. Le Roi leur avoua la vérité , et comme Jean-de-Calais avait reçu cette Cour sur son bord avec une magnificence extrême , il n'y en eut pas un qui ne le trouvât digne de posséder un bien qu'il s'était acquis en le leur conservant.

Le roi fit assembler le conseil , et proposa la chose en Prince qui souhaitait que l'on fût de son avis. Personne n'en eut un contraire , le seul Dom Juan , premier Prince du Sang , s'opposa fortement au bonheur de Jean-de-Ca-

lais ; mais quoique son éloquence fût animée par des raisons secrètes , et qui lui étaient sensibles, il fallut qu'il cédât au nombre. Le roi qui croyait que l'intérêt et la gloire de l'état l'avaient fait parler , ne lui en voulut point de mal , et comme on résolut qu'on équiperait une Escadre pour aller chercher la Princesse , il lui en donna le commandement , et ordonna que Jean-de-Calais l'accompagnerait.

Cet honneur ne le consola point des pertes qu'il faisait. Ce Prince aimait depuis longtemps la Princesse de Portugal ; il était neveu du Roi , et par conséquent héritier de l'Empire si Constance venait à manquer : mais son amour ayant mis des bornes à son ambition , il s'était flatté qu'un heureux hymen pourrait un jour satisfaire l'un et l'autre. La perte de la Princesse avait ralenti sa passion , et réveillé ses prétentions au trône ; et lorsqu'il apprit qu'elle était vivante , mais dans les bras d'un autre qui lui ravissait à la fois sa maîtresse et l'Empire , l'amour et l'ambition reprirent toutes leurs forces et furent bientôt accompagnés de ce que la haine et la jalousie peuvent inspirer de plus terrible contre un rival.

Ce fut avec ses sentimens que Dom Juan s'embarqua avec Jean-de-Calais , dont la vertu, l'espoir, la joie fermaient le cœur à des soupçons qu'il eût même rejeté , s'il eût été en état de capable de les recevoir. On fit partir une Corvette pour donner avis à Constance de tout ce qui s'était passé à Lisbonne , et pour la préparer à son départ.

Cette belle Princesse avait vécu dans une grande retraite depuis qu'elle était séparée de son époux , son fils et Isabelle étaient sa seule

compagnie ; elle s'entretenait souvent avec elle de l'étonnement qu'elles s'imaginaient bien que le roi son père aurait eu. Isabelle qui n'avait su son dessein qu'après le départ de Jean-de-Calais , tremblait dans son ame que le roi ne lui fit un mauvais traitement , elle en marqua quelquefois sa crainte à Constance ; mais en cherchant des détours , pour ne la pas allarmer mal-à-propos. La Princesse qui pénétrait tout ce qu'elle n'osait lui dire , la rassurait.

Le roi mon père , lui disait-elle , a de la tendresse pour moi , il sera charmé de me revoir , la vertu de Jean-de-Calais le touchera ; enfin je suis persuadée que mon bonheur sera parfait. Mais , Madame , lui répondit Isabelle , puisque vous aviez cette pensée , pourquoi l'avoir exécutée si tard ? Qui peut vous avoir empêché d'instruire le roi de votre aventure ? C'est un effet de mon amour , lui disait la Princesse , je voulais attendre que le Ciel remplit mes desirs en me rendant mère , afin que le roi , mon père , trouvât ma gloire intéressée à cimenter les nœuds que j'ai formés ; et si mon époux ne fût point parti , je l'y aurais engagé moi-même , pour effectuer ce que j'avais projeté.

Cependant , Madame , ajoutait Isabelle , si le roi désapprouve vos feux , s'il ne veut point reconnaître Jean-de-Calais pour votre époux ? J'aurai dit la Princesse , la satisfaction d'avoir prouvé mon amour à ce que j'aime , en lui sacrifiant le trône où j'étais née ; j'aurai le plaisir de faire voir à son père , que celle qu'il regarde comme une ville esclave , eût été Reine si elle eût moins estimé son fils. C'était avec de tels discours qu'elles coulèrent le temps de l'absence.

Cependant Dom Juan fit tant de diligence , et le vent fut si favorable , que l'escadre arriva presque aussitôt que la corvette d'avis. Aux nouvelles qu'elle apporta , tout le pays fut en mouvement , chacun s'empressa à rendre ses respects à la Princesse , de qui la joie ne peut s'exprimer en voyant réussir son projet si glorieusement pour elle et pour son cher époux.

Le père de Jean-de-Calais , se repentant du mépris qu'il lui avait marqué , fut le premier à engager toute la ville à lui faire les honneurs qu'exigeaient sa naissance et son rang ; il lui demanda pardon en présence de tous , de son manque de respect , et son zèle éclata si sincèrement , que la Princesse lui dit en l'embrassant et l'appelant son père , qu'elle ne se souviendrait jamais de ce qui s'était passé , et qu'elle l'oubliait sans peine en faveur d'un époux qui lui était mille fois plus cher que la vie.

Cette Princesse eut à peine reçu les hommages de la ville de Calais , que le port retentit de mille cris de joie qui annoncèrent l'arrivée de l'escadre. Les habitans magnifiquement vêtus se mirent sous les armes , et furent en bon ordre recevoir Dom Juan et Jean-de-Calais qui débarquèrent au bruit des trompettes et des timbales. Les chemins étaient remplis de monde , les fenêtres garnies de Dames , et un peuple innombrable les accompagna jusqu'à l'Hôtel-de-Ville où le principal Magistrat avait fait loger la Princesse avec son fils et Isabelle pour lui faire plus d'honneur.

Elle vint recevoir son Epoux et Dom Juan sur le perron qui séparait son appartement de l'escalier. Elle était environnée des Dames les plus qualifiées de la ville. Dom Juan , comme Am-

bassadeur , s'avança le premier , mit un genou en terre , et lui baisa la main. Jean-de-Calais parut ensuite qui fit la même action : mais cette Princesse , bien loin de lui présenter la main , ouvrit ses bras et se jetant dans les siens en le faisant relever , elle l'embrassa mille fois , en lui disant tendrement que ce n'était pas à lui à lui rendre des respects , qu'il fallait désormais qu'il les partageât avec elle. L'amour de ces deux époux attendrit toute l'assemblée , leur grâce et leur beauté attiraient son admiration , et l'on fut bien long-temps sans rien entendre que : *Vive Jean-de-Calais et la Princesse de Portugal.*

Tant de marques de bienveillance de la part du peuple , et d'amour de la part de la Princesse , déchirèrent l'ame de Dom Juan ; il se contraignit cependant et voulant faire croire que ces ordres étaient d'assez grande importance pour n'être pas rendus publics , il demanda une audience particulière à Constance ; mais cette Princesse qui connaissait le fond de son cœur , voulut s'épargner un entretien qui aurait pu lui être désagréable , et lui répondit tout haut qu'elle n'avait point de secret pour son époux , qu'il pouvait s'expliquer devant lui , et que sachant les bontés du roi pour Jean-de-Calais , ses ordres devaient lui être communiqués comme à elle.

Dom Juan sentit toute l'étendue de ce refus ; il avait autrefois parlé de son amour à Constance qui l'avait toujours traité avec indifférence. Ainsi il ne douta point que la crainte d'entendre ses plaintes , et le mépris qu'elle faisait de sa tendresse , ne la fit agir de la sorte ; il résolut de s'en venger , et continuant de dissimuler sa rage et ses desseins , il rendit à la

princesse un compte exact de ce qui s'était passé entre le roi et Jean-de-Calais, et finit en la conjurant, au nom de ce prince, de partir incessamment.

Constance lui dit qu'elle était prête, et que rien ne pouvait la retenir dans l'impatience qu'elle avait d'aller rendre grâce au roi de toutes ses bontés. Après tous ces complimens pleine d'une sérémonie qui gênait également ces heureux époux, l'infortuné Dom Juan se retira dans l'appartement qu'on lui avait préparé, laissa Jean-de-Calais et sa belle princesse en liberté.

Que ne se dirent point ces tendres époux ! avec combien d'ardeur n'expliqua-t-il pas la vive reconnaissance que lui inspirait le sacrifice que Constance avait prétendu lui faire en lui cachant sa naissance et son rang ; et qu'elle joie ne fit-elle pas paraître de pouvoir partager avec lui les honneurs qui y étaient attachés ? Je ne finirais jamais si je prétendais décrire tout ce qu'ils se dirent.

Ainsi, pour abréger une histoire dont la suite à des événemens encore plus surprenans, que ce que je viens de vous apprendre, je vous dirai que Constance et Jean-de-Calais récompensèrent magnifiquement le zèle des habitans de cette ville ; et que voyant le temps favorable à leur navigation, il résolut de s'embarquer pour profiter de la belle saison. Cette charmante famille, composée de Constance, de son époux, de leur fils et de la fidèle Isabelle, abandonnèrent Calais, pour aller voir Lisbonne. Toute la ville les accompagna jusqu'à leur bord ; on leur souhaita un bonheur constant et durable.

Dom Juan fit mettre à la voile, en détestan

dans son ame les faveurs dont le Ciel comblait son rival, en rendant le temps et les vents propices à ses désirs. Mais hélas ! il n'eut pas longtemps à se plaindre du sort ; le troisième jour de leur navigation les cieus se couvrirent d'épais nuages, le vent devint furieux, et la mer agitée annonça le plus terrible orage qu'on puisse voir : les éclairs, la foudre, la tempête et l'impétuosité de flots battaient à la fois et sans relâche cette escadre malheureuse.

Jean-de-Calais mit en œuvre toute son expérience pour garantir le navire qui portait ce qu'il avait de plus cher. L'amour qui l'animait paraissait seconder ses soins pour un bien si précieux : mais le traître Dom Juan qui l'observait sans cesse, et dont la rage et la jalousie troublaient également le cœur et la raison, le voyant occupé dans le fort de la tempête à observer si le temps, prit le sien justement, que sans pouvoir être vu de personne il vint derrière lui, et le poussa si rudement, qu'il le précipita dans la mer, dont les vagues gonflées et l'une sur l'autre le firent bientôt perdre de vue à son barbare homicide.

Cependant le gros temps faisait aller si vite le vaisseau dans lequel était Constance et Dom Juan, qu'on avait déjà bien fait du chemin sans qu'on s'aperçût que Jean-de-Calais y manquait. Mais la Princesse toujours attentive à son sort, alarmée de ne le point voir le demanda, son fit chercher, et chacun s'empressait à la satisfaire, on n'entendait plus que des cris malheureux qui annoncèrent à cette malheureuse épouse qu'on ne le trouvait pas.

Je n'ai point de termes assez forts pour vous exprimer son désespoir ; la tempête ne l'intimide

plus, une plus forte crainte lui donne du courage, elle vient sur le pont, elle crie, elle appelle son époux, et les profonds abymes du funeste élément retentissent du son de sa voix. Le perfide Dom Juan s'approche et paraît le plus empressé à chercher Jean-de-Calais, mais trop sûr de son destin, il lui fait entendre qu'il faut qu'un coup de vent l'ait jeté dans la mer.

Quelle affreuse nouvelle pour une femme si passionnée ! elle s'arrache les cheveux, ses mains meurtrissent son beau visage, la vie lui fait horreur, et pour la terminer, elle cherche à s'élaner dans la mer. Dom Juan se met au-devant d'elle, Isabelle embrasse ses genoux ; il n'est pas jusqu'au moindre matelot qui ne quitte tout pour s'opposer à son dessein : mais leurs soins sont inutiles, et sa douleur lui prêtant des forces, elle est prête à franchir les obstacles qu'on y met, lorsqu'Isabelle lui présente son fils, qui lui tendant les bras, semble la supplier de vivre encore pour lui. Cet objet la saisit, l'étonne, l'arrête, et sans calmer son désespoir, il lui ôte le courage d'en suivre les mouvemens ; et ne pouvant plus supporter les maux qu'elle ressent, elle tombe évanouie dans les bras d'Isabelle.

On profita de cette faiblesse pour l'arracher de cet endroit : Isabelle et Dom Juan mirent tous leurs soins à la faire revenir, ils réussirent, mais rien ne put calmer sa douleur. Le nom de Jean-de-Calais était sans cesse dans sa bouche. Dom Juan voulut la consoler ; mais la perte de son Époux ayant redoublé sa haine pour ce Prince, elle ne voulut plus l'écouter, et lui ordonna même de ne se plus présenter à elle le reste du voyage.

La tempête cessa, la mer devint calme et

ces tristes vaisseaux arrivèrent à Lisbonne sans autres accidens. La présence de la Princesse répandit une joie universelle dans cette Cour, mais lorsque le roi la reçut dans ses bras, et que ses pleurs et ses sanglots lui eurent appris la perte qu'elle avait faite, il ne put lui refuser des larmes : ce tendre père partagea sa douleur. Le bruit de ce malheur ne fut pas plutôt répandu que les grands et le peuple firent voir de leur part un deuil universel.

Le seul Dom Juan jouissait d'une secrète joie, espérant que le temps ferait finir les pleurs et l'amour de Constance ; mais pour y parvenir plus vite, il fit tant par des voies souterraines, et qui ne pouvaient le trahir, qu'il engagea les peuples du Royaume des Algarves à se révolter, sentant bien qu'il aurait le commandement de l'armée pour les remettre dans leur devoir.

Cela ne manqua pas, le roi lui remit le soin de châtier ces rebelles. Alors charmé de voir réussir son dessein, il marcha contre les révoltés qui s'étaient retranchés au bord d'une rivière. Il les attaqua, pénétra dans leurs retranchemens et après un combat de six heures il remporta une victoire complète, et poussant plus loin ses conquêtes, il prit toutes les villes, et fit punir les auteurs d'une rébellion qu'il avait fomentée lui-même ; il soumit de nouveau les Algarves au roi de Portugal, et revint à Lisbonne, où les Etats rassemblés lui décernèrent les honneurs du triomphe.

Ce n'était pas encore assez pour lui, il les engagea par ses intrigues à demander la Princesse en mariage, consentant que son fils régnât après lui. Cette union était si sortable, que les Etats l'approuvèrent, et la demandèrent au roi

qui ne pouvant s'opposer à ce qui lui paraissait juste, le proposa à la Princesse qui ne put l'entendre sans désespoir : elle renouvelle sa douleur, et elle protesta au roi qu'elle se donnerait plutôt la mort que d'épouser un Prince qui était l'objet de sa haine ; mais l'intérêt de l'état l'emporta sur ses raisons ; il fallait obéir et le jour fut pris pour la célébration de ce funeste hymen que le peuple souhaitait avec ardeur. Le même moment fut destiné au triomphe de Dom Juan pour lequel le roi avait ordonné au-dessous du château un feu superbe, disposé par plusieurs compartimens, qui devait offrir aux yeux un spectacle magnifique.

Il s'était écoulé près de deux ans depuis la perte de Jean-de-Calais, duquel il est temps que je vous entretienne. La mer ne lui avait pas été si funeste que Dom Juan l'avait espéré. Cet époux infortuné trouva dans les débris de quelque vaisseau qui avait fait naufrage, de quoi se garantir de la mort ; il combattit long-temps contre la fureur des eaux, et fut poussé dans une île déserte, où il aborda dans l'état où vous pouvez juger que devait être un homme qui sort d'un semblable péril.

Il fit long-temps réflexion sur sa triste aventure, et malgré la douleur accablante qu'il ressentait de se voir si cruellement séparé de Constance et de son fils, il remercia le ciel de lui avoir sauvé la vie, espérant qu'il trouverait encore par sa bonté les moyens de rejoindre des objets si chers.

Ce fut avec ces pieux sentimens qu'il parcourut cette île d'un bout à l'autre sans y trouver nulle marque d'habitation. Il n'y vit que de timides animaux, auxquels il fut obligé de dé-

clarer une innocente guerre pour conserver, dans ces sauvages lieux, des jours que les eaux avaient respectés. Il y vécut de cette sorte deux années que Constance avait passées à le pleurer, sans qu'il vit aucune facilité qui dût lui donner l'espoir de la revoir. Il commençait à s'abandonner à ces douloureuses réflexions, l'orsqu'un jour se promenant sur le bord de la mer, il vit un homme dans l'éloignement, qui lui parut venir droit à lui. La joie s'empara de son cœur, et voulant jouir au plutôt d'une vue qui ranimait son espérance, et la confiance qu'il avait toujours eue dans les effets de la providence, il doubla le pas, et l'ayant joint : je me croyais seul dans cette île, lui dit-il en l'abordant, n'ayant jamais remarqué, depuis que j'y suis, nul vestige qui me pût faire connaître qu'il y eût d'autre homme que moi. Je croyais y terminer mes jours malheureux sans espoir de secours ; mais votre présence l'a fait naître, et si vous êtes seul avec moi, nous trouverons peut-être ensemble les moyens que je n'ai pu imaginer pour en sortir.

« Il est vrai, lui répondit l'inconnu d'un ton grave que cette île était inhabitée avant ton abord, et je ne fais moi-même que d'y aborder. » Comment se peut-il, lui répondit Jean de-Calais, mes yeux ne découvrent aucun navire qui vous ait put porter ? « Les chemins que j'ai pris, lui dit-il, sont inconnus aux hommes. »

« Je vois, continua-t-il, en remarquant l'étonnement de Jean-de-Calais, que mon discours te surprend ; mais tu seras encore plus surpris, lorsque tu sauras que je ne viens ici que pour toi ; je te connais, Jean-de-Calais, je sais tous tes malheurs et la trahison de Dom Juan : mais sache que ce n'est pas là la seule peine qu'il te prépare ; il est prêt d'épouser ta femme, elle t'aime toujours tendrement, et quoiqu'elle croie ta mort certaine, elle t'est fidèle. La seule amitié

« paternelle et les raisons d'état dont on la rend victime  
« l'obligent à donner sa main à ce traître : le jour de  
« demain doit éclairer ce fatal hymen , qui sera le der-  
« nier de sa vie , si tu ne parais promptement.

Grand Dieu ! s'écria Jean-de-Calais , et comment  
pourrais-je empêcher tant de malheurs dans l'état où je  
suis ? Hélas ! je supportais avec quelque patience ceux  
où j'étais plongé , j'implorais encore le Ciel avec quel-  
que confiance , je me flattais que sa bonté me tirerait  
d'ici , puisqu'elle m'avait arraché à la mort : ta vue  
même avait cimenté cet espoir dans mon ame ; mais ce  
que tu m'annonces met le comble à mon désespoir ; mon  
perfide rival sera possesseur de Constance si je ne pa-  
rais ; il n'a qu'un jour à passer pour l'être. Hé ! par quel  
moyen puis-je paraître ? Le vaisseau le plus léger , le  
vent le plus favorable me seraient inutiles quand je les  
aurais , et mon seul secours doit être dans la fin de ma vie.

« Calme tes transports , lui répondit l'inconnu , je t'ai  
dit que je ne suis venu ici que pour toi , promets-moi  
de me donner la moitié de ce que tu chéris le plus , et  
je te jure à mon tour d'empêcher le mariage et le triom-  
phe de Dom Juan ; tu peux connaître ce que je puis ,  
par tout ce que je t'ai dit ; ainsi remets ton sort à la  
disposition divine , rappelle ta vertu ; suis-en toujours  
exactement les lois , tu sauras un jour par quelle raison  
le ciel prend soin de ta destinée.

Jean-de-Calais était si surpris de ce qu'il entendait  
et de la sûreté avec laquelle cet homme lui parlait ,  
qu'il doutait s'il était éveillé , mais faisant réflexion  
qu'il ne pouvait rien lui arriver de plus cruel que ce  
qu'on venait de lui annoncer , et qu'il n'était pas en  
état de démêler le mensonge d'avec la vérité , il résolut  
de s'abandonner à l'inconnu , et lui promit tout ce  
qu'il voulut.

Alors ils s'assirent auprès d'un arbre , et cet ex-  
traordinaire compagnon lui conta tout ce qui s'était  
passé à la cour de Portugal , depuis sa prétendue mort ,  
et les efforts que Constance avait faits pour lui garder  
sa foi. Pendant ce récit Jean-de-Calais ne put résister  
à la violence du sommeil qui vint l'accabler , et malgré  
l'intérêt qu'il prenait à ce discours il s'endormit.

Mais quel fut l'excès de son étonnement , lorsqu'à  
son réveil il se trouva dans l'une des cours du château

de Lisbonne. Il regarda de tous côtés , et bien sûr qu'il  
ne s'abusait point , il ne douta plus du pouvoir de celui  
qui l'avait conduit dans ce lieu , mais son embarras  
était extrême de savoir comment il pourrait s'offrir aux  
yeux de la Princesse , l'état misérable où il était , ses  
habits en lambeaux , les pieds nus , une barbe pro-  
portionnée au temps qu'il y avait qu'il ne prenait point  
de soin de sa personne , lui faisait croire avec justice  
qu'on ne pourrait le reconnaître.

Cependant l'espoir dont il se sentait animé lui fit  
prendre le parti d'aller dans les cuisines ; un officier  
qui le vit , touché de compassion , lui permit de s'ap-  
procher du feu et le destina sur-le-champ à porter du  
bois dans les appartemens : il s'en acquitta exactement ,  
cherchant dans son esprit quel moyen il trouverait pour  
voir la Princesse ; il concevait que les apprêts qu'on  
faisait étaient pour la fête qui lui devait être si fatale  
et son cœur gémissait de n'entrevoir nul expédient pour  
la troubler.

Il était enseveli dans ces tristes réflexions , lorsque  
le hasard fit descendre Isabelle dans les Offices , vou-  
lant donner elle-même quelques ordres. Jean-de-Ca-  
lais la reconnut , et regarda si attentivement , qu'elle  
ne put s'empêcher d'examiner celui qui avait cette  
hardiesse ; elle ne put méconnaître des traits si graves  
dans son souvenir ; la ressemblance de ce malheureux  
avec Jean-de-Calais la frappa ; elle le parcourut des  
yeux avec soin , et les ayant jetés sur ces mains qu'il  
affecta de lui faire voir , elle aperçut un diamant  
à son doigt qu'elle reconnut être le même que Cons-  
tance avait autrefois donné à ce cher époux , et qu'il  
avait conservé malgré tous ses malheurs.

Alors elle ne douta plus que ce ne fût Jean-de-Ca-  
lais lui-même , mais cachant son trouble elle remonta  
dans l'appartement de la Princesse à laquelle elle  
conta son aventure , en ajoutant qu'elle n'avait osé  
parler devant tant de témoins à celui qu'elle croyait  
son époux , craignant de l'exposer dans le misérable  
état où il était.

Constance ne balança pas un moment à cette nouvelle ;  
elle conjura Isabelle de chercher quelque prétexte  
pour lui faire voir cet homme. Elle y courut , et l'ayant  
trouvé chargé de bois , elle lui ordonna de le porter  
dans le cabinet de la Princesse ; elle les y attendait avec

une impatience extrême. Jean-de-Calais obéit, posa son bras dans l'endroit qu'Isabelle lui marqua, mais ne voyant personne qui pût le contraindre, et la Princesse qui le regardait avec attention, il se jeta à ses pieds.

A cette action Constance démêla aisément, so équipage malheureux, l'homme du monde qui lui était le plus cher : elle pensa expirer de joie, et se jettant dans ses bras, leurs soupirs, leur larmes et leurs sanglots furent long-temps les seuls qui exprimèrent les mouvemens de leurs cœurs. Isabelle qui avait eu le soin de fermer la porte du cabinet, vint se joindre à eux, et les priant de se calmer, leur fit connaître qu'il fallait ne perdre aucun instant pour avertir le roi du retour de Jean-de-Calais, afin de rompre l'hymen fatal dont on faisait les apprêts.

Ce discours était trop sensé pour n'y pas faire attention. Nos tendres Epoux interrompirent leurs caresses pour prendre les mesures qui leur étaient nécessaires. Ils résolurent que la Princesse enverrait prier le roi de lui faire la grâce de passer dans son appartement pour une affaire qui intéressait l'état et sa gloire ; que le secret qu'elle demandait l'obligeait à le prier de venir seul, afin de n'avoir personne de suspect.

Celui que Constance chargea de ce compliment, s'en acquitta si bien, que le roi ne tarda pas à se rendre seul chez la Princesse sa fille. Il ne fut pas plutôt entré dans son cabinet, que cette Princesse se jettant à ses pieds et lui prenant les mains : Seigneur, lui dit-elle, Jean-de-Calais est vivant, il est de retour ; rendez-vous ses yeux témoins d'un hymen qui va causer ma mort ? Le roi de Portugal la releva, et malgré la surprise que lui donnait cette nouvelle, il lui jura qu'elle devait tout attendre d'un père qui l'aimait tendrement.

Jean-de-Calais qui s'était caché, parut alors et mettant un genou en terre : l'état déplorable où je parais à vos yeux, Seigneur, lui dit-il, vous permettra-t-il de me reconnaître ? Le roi recula quelques pas, et le reconnaissant : ô ciel, lui dit-il, en lui tendant les bras, que vois-je ! en croirai-je mes yeux ! Quels malheurs vous ont éloigné de nous, quel accident vous a mis comme vous êtes et quel miracle nous rassemble ?

Jean-de-Calais lui raconta la trahison de Dom Juan, son abord dans l'île déserte, et l'étrange aventure

qui l'en avait fait sortir, et rendu à Lisbonne.

Le roi sentit toute l'énormité du crime de Dom Juan, et jura que ce jour, qui devait être celui de son hymen et de son triomphe, serait celui de sa mort. Il consola Jean-de-Calais, le pria d'oublier ses infortunes, et de se mettre en état de paraître aux yeux de toute sa Cour : il embrassa la Princesse et rentra dans son appartement si fortement irrité contre le traître, que l'ayant trouvé qui l'attendait avec un grand nombre de Seigneurs, il lui dit de le suivre sur l'édifice du feu pour lui faire remarquer quelque chose qui y manquait.

Dom Juan le suivit ; ils y entrèrent ensemble, mais le roi le voyant occupé à examiner toutes les machines, sortit adroitement de ce lieu, et l'y ayant enfermé, il ordonna sur-le-champ qu'on y mit le feu. Ces ordres furent exécutés si promptement, que le perfide fut consumé avant qu'on sût ni le crime ni la punition.

Le roi l'instant d'après manda les états qui étaient encore assemblés, leur exposa la perfidie de Dom Juan et son supplice. Tous d'une commune voix approuvèrent sa justice, et détestèrent l'action de Dom Juan. Alors le roi fit venir Jean-de-Calais, qui fut reconnu de nouveau et proclamé héritier de l'Empire après la mort du roi, comme étant l'époux de la Princesse, les Etats déclarant leur fils pour leur successeur. Cet événement singulier remit la joie dans la cour du roi de Portugal, qui fit inviter tous les grands du royaume pour être témoins du bonheur de Jean-de-Calais et de la Princesse dont l'amour et la joie ne pouvait s'exprimer.

Le jour de ce fameux festin où chacun ne pensait qu'au plaisir, on vit entrer dans la salle qui renfermait cette auguste assemblée un homme dont la taille et l'abord surprirent également. On le regarda long-temps sans rien dire, mais lui avançant vers Jean-de-Calais. « Reconnaîs-tu ce fils, lui dit-il, celui qui t'a tiré de l'île déserte, et conduit dans ce palais, et souviens-toi que tu m'as promis la moitié de ce que tu as de plus cher pour récompense de ce service : auras-tu assez de vertu pour tenir ta parole ? »

Où, lui répondit-il en se levant, la reconnaissance et l'honneur m'y engagent ; demande, et tu seras satisfait. « Hé bien, lui dit cet homme, je veux la moitié de ton fils. » Jean-de-Calais frémit, Constance pâlit, le roi se troubla, et l'assemblée fit un murmure qui marqua son indignation. Mais cet homme continuant d'adresser

la parole à Jean-de-Calais ; « Tu fais ma puissance, l. i  
 « dit-il , il m'est aussi facile de réduire ce palais en  
 « cendres et de vous faire tous périr, qu'il me l'a été de  
 « te tirer de l'île déserte. » Alors le roi lui offrit sa couronne : mais lui , ni les larmes de Constance , ni les remontrances de toute l'assemblée ne purent rien obtenir.

Jean-de-Calais , qui avait gardé le silence jusqu'à ce moment , prit enfin la parole : Ce ne sont point les menaces , lui dit-il , qui me feront tenir la promesse indiscrette que mon amour et la crainte de perdre la princesse m'ont obligé de faire. Si ton pouvoir s'étend si loin, tu peux savoir le fond de mon cœur, et que c'est la seule probité qui me force à tenir ma parole.

Alors prenant son fils par la main , et détournant les yeux en frémissant : tiens , lui dit-il , je te le livre, fais-en toi-même le partage. Le spectre le prit par un pied , et ordonnant à son père de le prendre de l'autre , il tira son cimenterre , en regardant fixement Jean-de-Calais, qu'il trouva ferme malgré l'horreur qu'il ressentait.

« Va, lui dit-il alors d'une voix plus douce, je te rends  
 « ton fils ; reçois aujourd'hui le prix de ta vertu et de ta  
 « générosité ; c'est moi , dont le corps était déchiré par  
 « les chiens , lorsque tu entras dans la ville de Palmanie :  
 « c'est moi , dont tu payas les dettes, et c'est moi à qui tu as  
 « donné la sépulture; je ne t'ai point quitté depuis , attentif  
 « à ton sort, et connaissant ton ame, c'est moi qui conduisis le  
 « corsaire qui enlevait la Princesse près de ton vaisseau,  
 « où tu l'achetas sans le connaître ni l'avoir jamais vue,  
 « dans le seul dessein de lui rendre la liberté ; apprends,  
 « par ces exemples , combien le ciel chérit les hommes vertueux :  
 « j'ai voulu t'éprouver : tu ne t'es point démenti :  
 « jouis en paix de ton bonheur, sois toujours sage,  
 « inviolable et modéré, le ciel ne t'abandonnera jamais ;  
 « tu seras véritablement prince, parce que tu devras ce titre  
 « à la vertu , plutôt qu'aux lois d'une naissance qui ne dépend point de nous et dont on tire peu d'éclat quand la sagesse ne l'accompagne pas.

Le spectre disparut, et laissa l'assemblée dans la joie et l'étonnement de l'heureux dénouement de cette aventure. On célébra avec magnificence l'union de Constance et de Jean-de-Calais, qui fut ratifiée authentiquement, et ce prince ne voulut manquer en rien de ce qui pouvait prouver sa piété, fit faire un mausolée superbe au généreux fantôme qui lui avait rendu et prédit tant de bien. FIN.

